

**DES ANTHROPONYMES BAMOUN DANS RAISON DE ROYAUME SUIVI DE
HAUTE TRAHISON DE RABIATOU NJOYA, MANGWELOUNE LA DANSEUSE
DU ROI NJOYA D’HENRI NICOD ET MONT PLAISANT DE PATRICE
NGANANG**

Rafiatou PAMBOUDEM NTIECHE

Université de Dschang, Cameroun

ntiecherafiatou@gmail.com

Résumé : Remontant les schèmes comportementaux d’un peuple à travers l’anthroponyme, nous servons des textes de Rabiato Njoya, Henri Nicod et Patrice Nganang qui exposent, d’une manière assez particulière, dans leurs chefs-d’œuvre le cas du peuple bamoun. Ces différentes productions littéraires nous permettent d’analyser l’attribution des noms, ses fonctions, ses contours et ses formes. Prenant appui sur l’archéologie des textes littéraires, telle qu’élaborée par Ngetcham, la présente réflexion ambitionne de montrer que les anthroponymes sont des traces culturelles révélatrices d’une vision du monde propre à la communauté bamoun.

Mots clés : anthroponymes, romans ; traces, cultures, vision du monde, bamoun.

**BAMOUN ANTHROPONYMS IN RAISON DE ROYAUME SUIVI DE HAUTE
TRAHISON BY RABIATOU NJOYA, MANGWELOUNE LA DANSEUSE DU ROI
NJOYA BY HENRI NICOD AND MONT PLAISANT BY PATRICE NGANANG**

Abstract : starting from the behavioural manifestations of a given people through the anthroponomy, we use texts of Rabiato Njoya, Henri Nicod and Patrice Nganang which explain in such a particular manner in their master pieces the bamoun civilisation case. Those different literary publications allow us to analyse the given of names, their functions, their different parts and shapes. Using the archaeology of literary text as clearly explained by Ngetcham, this work starts from the hypothesis thanks to which the antroponyms are cultural manifestations that revealed a different perception of the world by the bamoun community.

Key-words: anthroponyms, novels, track, culture, world view, bamoun

Introduction

L'anthroponymie est la « science qui étudie les anthroponymes, c'est-à-dire des noms des personnes » (Larousse : 1984, 1119). Si dans la vie courante, les noms servent à classer et à signifier, ils peuvent avoir une autre fonction dans une production littéraire : celle de la référence à une société représentée, inscrits dans la civilisation d'un peuple, dans sa langue ou dans sa culture. En effet, les personnages en rapport avec leur société ; d'autant plus que leurs aventures constituent une part non négligeable pour la saisie de l'évolution de l'univers social dans lequel ils évoluent. Par son caractère social tel qu'élaboré par Duchet¹, la littérature laisse percevoir en son sein l'émergence d'autres savoirs à l'instar du savoir historique. Ainsi, nombre d'écrivains laissent entrevoir dans leurs écrits des scènes historiques ayant marqué un peuple. C'est le cas avec Rabiadou Njoya, Henri Nicod, Patrice Nganang, dans leurs œuvres respectives intitulées *Raison de royaume suivi de haute trahison*², *Mangweloune la danseuse du roi Njoya*³, *Mont Plaisant*⁴ dans lesquelles ils présentent l'histoire des traditions des bamoun. En effet, les personnages sont des figures historiques de deux sexes qui ont marqué la vie du royaume bamoun à un moment de son histoire. Les auteurs mettent sur scène des personnalités historiques dont les noms permettent de retracer le vécu quotidien lointain ou récent propre à cette communauté. Le présent article s'inscrit dans la lignée des travaux de Ngetcham(2016), Matateyou (1988), Poumeyou (2022), qui, depuis un certain temps s'intéressent à l'histoire culturelle du peuple bamoun dans les textes littéraires. Sans toutefois aspirer à une étude exhaustive des anthroponymes dans les oeuvres, cet article montre comment l'attribution des noms des personnages favorise la reconstruction culturelle de l'histoire du territoire dans lequel ils se trouvent d'où la question suivante : comment notre les auteurs se servent-ils des anthroponymes pour retracer l'histoire du royaume bamoun ? Comme hypothèse à cette interrogation il est à noter que cette production littéraire consacre des personnalités historiques du peuple bamoun, que l'Histoire nationale du Cameroun peine à célébrer, du moins, à reconnaître à ce sujet les noms dont la portée historique est chargée de symboles prégnants sont ceux qui orientent notre travail. Pour vérifier cette réponse provisoire, nous ferons appel à l'archéologie des textes littéraires élaborée par Ngetcham. Il s'agit d'une approche qui stipule que le texte littéraire est un site de données objectives qui permet de reconstruire le passé lointain ou récent d'une communauté. En procédant par une fouille, nous repérerons sur notre site littéraire, d'abord les formes et contours des noms qui innervent les différents textes ; puis analyserons leurs significations en rapport avec les mentalités des

¹ Dans sa conception de la sociocritique, Duchet pense que le texte littéraire est toujours en relation avec la société de l'écrivain. Georges Lukacs est du même avis. Pour lui, l'œuvre surréaliste s'inspire de la société et invente un personnage type. Celui-ci est un échantillon en qui convergent plusieurs traits des hommes d'une société.

² A la suite de notre travail ce titre sera abrégé : RR

³ Ce titre sera abrégé *Mangweloune*

⁴ Ce titre sera abrégé *MP*

personnages ; et enfin, montrerons comment ces anthroponymes participent à la reconstruction de l'identité culturelle du peuple bamoun.

1. Des anthroponymes bamoun : formes et contours

Précisons que l'archéologie littéraire ne se sert pas des personnages comme actants ayant un quelconque rôle à jouer dans une quelconque histoire racontée dans le texte littéraire. Le texte est, pour elle, un terrain sur lequel sont dispersées/parsemées les traces, si bien que pour les repérer l'archéologue n'a pas besoin de suivre une certaine linéarité forgée ou le cours du récit. Il les pêche par ci, par là et en les analysant, elle parvient à remonter une époque ancienne du peuple ayant vécu sur ce site textuel. Le personnage est donc une trace et non un actant au sens de la narratologie. Son nom simple permet de définir son territoire, et son attitude trahit l'identité/la vision de son groupe d'appartenance.

Dans *MP*, Nchare Yen (*MP*, 116) est la trace reconnue dans le corpus comme étant le tout « premier chef de la dynastie » qui « conquiert le pays par l'épée et la ruse, réduisant ainsi à la servitude les habitants qui n'avaient pu s'en fuir » (*Mangweloune*, 17). Il est considéré par les bamoun comme celui qui jette les bases du royaume bamoun, « l'ancêtre fondateur » (*MP*, 116). Il est descendant d'une famille importante, venue de Syrie, passée en Egypte, puis au bornou et installée enfin dans le pays Mboum (Njoya : 1952) ; l'actuel Ngaoundéré. Suite à des affronts ils quittent Mboum pour s'installer à Mbuenkim l'actuel pays Tikar, « le lieu matriciel des Bamoum » (*MP*, 116). Ainsi, le nom Nchare fils de chef des tikars de Rifum dans la vallée du Mbam, associé à « Yen » qui est celui de sa mère la princesse Yen, fille du roi Nyimbu, permet de retracer des attitudes propres aux bamoun, Tsofack⁵ Jean-Benoît appelle ce phénomène la « nomination identitaire » (2006, 103). Dans la tradition ancestrale bamoun, le nom de la mère est collé à celui de l'enfant pour des raisons diverses. Tout d'abord, ce rattachement joue le rôle du cordon ombilical rompu à la naissance qui noue les liens entre la mère et son fœtus. Ensuite, la paternité est parfois douteuse contrairement à la maternité qui est plus fiable car généralement, c'est la mère qui a connaissance du véritable père de son enfant. Enfin, dans un contexte polygamique, le nom de l'enfant permet au chef de famille de l'identifier facilement. C'est la raison pour laquelle nous retrouvons les noms des rois tels que : « Mboumbouo Mandu », « Njoya Njapdounké », « Nsangou ngougoure » (Njoya : 1952, 34) etc. ces identifications donnent l'opportunité aux personnages d'incarner l'histoire de leurs ascendants, leur culture et même leurs aspirations et leur combat.

Instrument d'identification, les noms, en territoire Bamoun, sont liés à la tradition gastronomique, à l'épopée guerrière et aux événements marquants.

En ce qui concerne la gastronomie nous avons le cas de « Mboumbouo, fils du roi Kouotou » (*Mangweloune*, 17). De son vrai nom *Monfopa* (Alexandra : 2006, 69), est le digne fils de la reine Mandu. C'est son attachement au mets « Mbue » qui est à l'origine de l'appellation « Mbuembue » :

Monfopa devenu Mbuembue : ce jeu de mot « Mbuembue » dérive du langage enfantin : *mbue* = gâteau. C'est après un repas chez sa mère que Monfopa montait voir son père, le roi. Le bambin avait tellement mangé qu'il avait le ventre rebondi ; le roi lui posa la question : « avec quelle espèce de viande t'es-tu repu pour avoir un si gros ventre – avec “mbue-mbue” », répondit-il. Désormais tout le monde se moquait de lui en l'appelant Mbue-mbue qui fut bamounisé jusqu'à nos jours. (*Idem*)

Ce mets culturel chez les bamoun est très souvent concocté lors des événements de grande envergure et est servi à des personnalités importantes. En rapport avec ses liens, ce nom qu'on lui attribue lui donne l'allure d'un personnage qui appartient à la grande famille royale. Il s'agit d'un attachement à la culture locale qui identifie les personnages à travers le registre gastronomique Bamoun ancestral dans un contexte essentiellement traditionaliste.

Pour ce qui est de l'aventure guerrière, il faut noter que, Mboumbouo est un guerrier légendaire qui une fois devenu roi, pose les limites du royaume bamoun avec pour devise : « je poserai les limites du Royaume avec du sang et du fer noir. La guerre, c'est mon affaire » (*MP, Idem*). Le roi Mboumbouo identifie les bamoun ici comme un peuple originellement guerrier. C'est sous son règne que : « l'emblème royal du serpent à deux têtes, symbolisant la force qui peut frapper en directions opposées, fut adopté » (*Idem*). Cette attitude laisse transparaître la place qu'occupe la guerre dans la vie de l'homme bamoun plus précisément celle du monarque ; puisqu'il s'agit d'un univers où « un roi qui voulait garder son prestige devait avoir constamment en vue quelques expéditions belliqueuses » (*Mangweloune, 41*). Le nom de Nsangou (*Mangweloune, 39*) qui veut dire « dirigeant » vient du même contexte. Ce nom est taillé à l'image de la mission que les bamoun attendent de lui car il a pour mission de : « risquer sa vie pour restaurer le pouvoir royal » (*RR, 8*). Considéré comme étant un usurpateur du pouvoir royal, Ngouhouo (*Idem*), fils d'un esclave est celui qui occupe le trône après la mort de Mboumbouo. De par sa stratégie de combat, Il réussit à réinstaurer l'ordre dans la société bamoun en restituant le pouvoir royal tel qu'établi par ses prédécesseurs « Le grand travail d'un roi, dit Nsangou, est de faire la guerre et de rendre justice » (Njoya : 1952, 52). La guerre fait ainsi partie du mythe fondateur des bamoun dans la mesure où elle met à nu non seulement les événements qui ont marqué l'histoire de leur royaume, mais aussi joue le rôle d'un référent culturel lié au nom propre. « Nsangou n'a fait qu'obéir aux coutumes de la famille royale. Il a été courageux. Et puis, la mygale avait été consultée. Le sort lui a été fatal » (*RR, 49*).

En ce qui concerne les événements marquants, nous nous intéressons à la période pendant laquelle le roi Njoya (*RR, 24*) est intronisé, parce qu'elle marque le bouleversement de la société à travers les femmes de la société il s'agit de « Megouolone » (*Ibid, 26*); traduit littéralement : « je voulais me réjouir, mais une tristesse m'en a empêché! » (*Mangweloune, 19*) ; et « Chachembé » (*Ibid, 110*); qui veut dire : « je te salue d'un mensonge » (*Idem*). Elles représentent ces figures qui favorisent la pénétration d'une nouvelle ère dans la société tant psychologique que physique à

travers leurs différentes façons de faire. Elles sont ainsi considérées comme les pionnières du christianisme en pays bamoun qui au départ est une société essentiellement traditionnaliste. Elles viennent donc rompre avec les règles établies jadis en imposant de nouvelles façons d'agir contrairement à : « Nji Mowo » (*Ibid*, 23), « Nji Ngoutane » (*Idem*), « Mandu » (*RR*, 8), « Ngugure » (*MP*, 10), « Yarou » (*RR*, 23), « Manoure » (*Mangweloune*, 111). Ces dernières sont à l'image des réalités sociales caractéristiques des Bamoun, lesquelles ont octroyé tous les droits et privilèges à la gent masculine, de sorte que la femme est expulsée de toutes les sphères de décision. En effet, au départ il s'agit d'une société phallocratique où la pleine puissance de l'homme dans la gestion de la cité, favorisée par les coutumes locales, relègue la femme au rang de subalterne. À ce propos Ngetcham affirme : « la prédisposition à dominer la femme est vécue ou perçue comme manifestation d'une supériorité naturelle » (2017, 83) d'où une *mentalité traditionnaliste*⁶.

Au-delà de ces noms, nous identifions également sur notre site corpusculaire des anthroponymes comme : « Nangouo, le medecin » (*Ibid*, 28) ; « Nji Mahma » (*MP*, 68) ; « Mouliom, le frère de Nsangou » (*RR*, 8) ; « Gbankoubo, le chef de l'armée guerrière bamoun » (*Ibid*, 40) ; « Nji Monkouop, le grand père du roi Njoya » (*RR*, 40) ; « Nji Moluh, le successeur du roi Njoya » (*MP*, 92) ; Monlipèr « le sculpteur » (*Ibid*, 47) ; « Nji Shua le menuisier, dont la barbe effrayait toujours les enfants. Il était connu pour sa violence atrabilaire. Personne ne l'appelait jamais par son nom shūmum, Laponte, car il se comportait comme une brute » (*MP*, 244). Ces noms rendent compte des grandes figures de l'histoire du peuple bamoun en relation avec leurs différents monarques. Ils jouent non seulement le rôle d'identification, de classification et de signification, mais aussi celui de la référence à une société représentée.

Cette affirmation est davantage confortée par Roland Barthes lorsqu'il analyse les noms propres chez Proust :

Le Nom propre dispose des trois propriétés que le narrateur reconnaît à la réminiscence : le pouvoir d'essentialisation (puisqu'il ne désigne qu'un seul référent), le pouvoir de citation (puisqu'on peut appeler à discrétion toute l'essence enfermée dans le nom, en le proférant), le pouvoir d'exploration (puisqu'on « délie » un nom exactement comme on fait d'un souvenir. (124)

En plus de ces trois propriétés du nom propre, on observe que ceux de notre corpus, occupent une place stratégique : ils sont au cœur même de la narration et, c'est sur eux que repose une grande partie de la référence au réel.

2. Des fonctions diégétiques des anthroponymes

Le nom, loin d'être un simple son, relie le dedans et le dehors de la personne qu'il désigne. Désormais, tout individu se définit par son nom et se confond même avec son nom. dans la culture bamoun, le nom est perçu comme un lien qui unit les

⁶ « Dans la mentalité traditionnaliste, par, exemple, faite du respect des autorités, de la tradition venant du passé, du goût de la stabilité, etc., un des objets nodaux fondamentaux de cette mentalité sera la catégorie générale des "choses établies qui nous viennent du passé". Face à un objet de cette catégorie le traditionnaliste aura une attitude de respect ». Mucchielli, Alex (1985), *Les mentalités*, Paris, ¿Que sais-je ?, PUF, P17

principes spirituels d'un individu à son corps physique. Aussi, il devient nécessaire de le considérer comme l'un des constituants importants de la personne même. L'anthroponymie a une fonction de classification ou de catégorisation des acteurs sociaux.

« Ngungure » dont la signification est « la puissance d'un pays » (*MP*, 104), fille du roi Mbouombouo, est la seule et unique femme dans le peuple bamoun qui soit « montée sur le trône pour exercer la transition du pouvoir [...] pendant vingt ou trente minutes » (*Ibid*, 8). Elle incarne la trace d'une rigidité, d'une témérité, d'une forte influence sur les hommes dont elle s'est faite remarquée bien qu'étant femme ; ce qui est extraordinaire en contexte traditionnel phallocratique. La présence de cette figure féminine sur le site textuel matérialise donc le vieux militantisme de la femme bamoun dans la quête du pouvoir que la tradition, en marginalisant l'hymen, l'aurait consacré uniquement au phallus. C'est grâce à sa forte influence sur le peuple bamoun qu'elle obtient l'appellation « Shetfon » (*RR*, 7) qui signifie : « dépasse le roi » (*Ibid*, 16) au vu de ses multiples titres en tant que reine et reine mère. Son image est associée à celles de « Njapdounkè » (*MP*, 42). Lorsqu'on place Njoya au trône, il est très jeune pour diriger tout un peuple. Sa mère, Njapdounkè, prend les rênes et devient à cette période en quelque sorte « la Reine »⁷. « C'est elle qui fit le jugement des pamom : des serviteurs, des princes, des femmes royales, des étrangers, elle s'occupait même de nombreuses petites affaires comme l'aurait fait un roi. Elle employa toutes ses forces à ce travail. Elle gouverna avec droiture et fut approuvée par les gens » (Njoya : 1952, 126). Ce double rôle (reine/reine mère) laisse percevoir sa détermination à mettre en exergue les lois qui gouvernent les bamoun.

Certains noms traduisent également des saisons de trahison venant tant de l'extérieur que de l'intérieur. Les cas de « Gbetkom Ndombouo, le premier ministre » (*Ibid*, 27) et « Mosé Yeyap » (*MP*, 358) sont ceux qui nous semblent les plus pertinents à aborder puisqu'ils nous rappellent les moments forts qui ont marqués le chamboulement de l'histoire du royaume notamment : l'accession au trône de Njoya et l'arrivée des colons en territoire bamoun.

À l'aube de l'intronisation de Njoya comme roi des *pamom*⁸, Gbetkom est l'officier du palais qui assume la régence avec Njapdounkè. Il est fasciné par le privilège dont il jouit pendant cette période de gouvernance à laquelle tout le peuple lui obéit d'où son caractère abusif : « Ma fille, c'est que vous ne savez pas que lorsqu'il s'agit des affaires du royaume, Gbetkom a pour rival Gbamkoubou et ce dernier a pour rival Gbetkom. Le Roi a donc été directement informé des exactions de Gbetkom et je viens en ces lieux m'enquérir de sa décision » (*RR*, 47). Des lors, le retour du monarque au trône entraîne des turbulences au sein de la cour royale ce qui provoque la guerre civile :

Le lendemain, vers le milieu du jour, les cris retentirent soudain sur la place
du palais : « Il y a un léopard sur le marché! Il y a un léopard sur le marché! »

⁷ Le mot Reine est employé ici dans le sens que Njapdounkè joue le rôle du roi au sein de la société

⁸ Autre appellation des bamoun

Dans un grand tumulte, la foule s'enfuit de tous les côtés, tandis que les serviteurs couraient, armés de fusils, d'arcs ou de lances pour tuer le fauve. Mais quand les gens s'interrogèrent, ils s'aperçurent qu'il n'y avait pas de léopard et le bruit se répandit que Gbetkom venait de déclarer la guerre au Mfon pour mettre Pam à sa place. (*Mangweloune*, 63)

L'apparition de ce félin est un signe de guerre que le *titafon* déclare au roi et à toute la communauté. Il est ainsi à l'image de l'instabilité politique connu par le royaume à cette période, une attitude galvanisée par l'idée de conquête du pouvoir sultanal. La trace des personnages Oumarou (*Idem*) et Aboubeker (*Ibid*, 70) représente des empreintes, des fossiles qui viennent marquer la paix, la stabilité dans la société bamoun. Connu pour leurs bravoures, les foulbés (*Idem*) sont ceux à qui le Mfon Njoya fait appel lorsqu'il est pris d'assaut par le rebelle Gbetnkoum :

[...] le Roi avait appelé à l'aide les peulhs, impressionnant cavaliers venus du Nord, pour mater l'une de ses insurrections. Ensemble, ils vainquirent. Les Peulhs justifiaient leur puissance par la bénédiction d'Allah qu'ils tiraient des Saintes Ecritures, ce qui influença le souverain Bamoun à se mettre à l'école du coran. Il fit bâtir une imposante mosquée en face du Palais et se mit lui aussi à former sa cavalerie⁹.

Au sorti de cette alliance entre les bamoun et les Foulbés, une nouvelle ère s'impose dans la société avec l'arrivée de l'islam qui conduit à un changement de mentalité. Selon Mucchielli : « Le changement de mentalité fait partie de ce que l'on appelle le *changement social*. Le changement social étant, à un moment donné, le résultat sur la société des transformations dans les attitudes et les comportements des individus, c'est-à-dire de transformation de mentalité » (Mucchielli : 1985, 63). Il existe désormais au sein de la communauté de nouvelles attitudes qui viennent rompre avec celles d'antan.

Le patronyme « Mosé Yeyap » qui signifie « leur appartient », représente la trace regroupant une multitude de langues et donc de cultures. Il est présenté au commandant anglais comme : « un garçon développé, parlant la langue des Allemands, capable de faire l'interprète » (*Mangweloune*, 148). Une intelligence et confiance acquises du colon qui lui donne la voie d'être fidèle à son maître au détriment de sa localité. Il se place à la tête de multiples coups bas qui déstabilisent le royaume en présence des colonisateurs. Lorsque le roi est placé en exil à Yaoundé, il milite pour la transformation de la dynastie en un Etat. Il est donc pour les esclaves et les captifs de guerre à l'image de Moïse d'Israël puisqu'il « tint de nombreux sermons sur l'exode des juifs de l'enfer d'Egypte, et disserta sur la libération des esclaves des chaînes du pharaon » (*MP*, 356), il se sert de l'église pour convaincre les esclaves (*Ibid*, 357). La philosophie de la trahison ou de la conquête du pouvoir est celle qui règne dans la société bamoun depuis sa création entraînant de nouvelles visions. Pour ce faire, il se lie d'amitié avec le « lieutenant Prestat, chargé de mettre les limites étroites au pouvoir traditionnel et administrer le territoire bamoun à la façon française »

⁹ LCL, 85

(Njiassé : 1984, 50). Ce personnage représente dans la société bamoun la trace du désordre, d'une déstabilisation socioculturelle, installée dans le but de bannir les coutumes qui y résident. « Il exigea que les maris cessent de vendre leurs femmes quand elles ne leur plaisaient plus, que les serviteurs soient libérés si leurs maîtres étaient inhumains et demanda au monarque de punir les serviteurs du palais qui commettaient des abus » (Tardits : 1980, 245). La mise en application de ces nouvelles attitudes suscite de la part des autochtones des « interpellations [qui] brouillaient dans les veines de Prestat, conscient de la menace dans laquelle il vivait, seul au milieu d'une ville si peuplée, dans le cœur d'un sultanat auquel il était quasiment livré [...] » (MP, 325). Celui-ci est remplacé en 1924 par « le capitaine Ripert » (Ibid, 365), c'est sous son autorité que le Roi est envoyé en exil sous la complicité de Mosé Yeyap.

3. Des traces anthroponymiques et reconstruction du passé

Les noms de Nchare Yen, Mbuombuo, Njoya, Nsangou, Njapdounké, Ngugure, megouoloune etc. évoquent des grandes figures auxquelles se trouvent attachées des données historiques liées à la civilisation de leur territoire. Il s'agit des indices qui reflètent la hiérarchie sociales, les cercles de connaissance et d'idéologies. Le nom propre ici occupe une place stratégique dans la compréhension des systèmes de valeurs qui orientent l'individu qui le porte. Il est porteur d'une grande partie du système de référence lié à une société réelle d'où ce constat de Vincent Jouve : « l'être du personnage dépend d'abord du nom propre qui, suggérant une individualité, est l'un des instruments les plus efficaces de l'effet réel » (2007, 89), car il transpose de façon particulière, la réalité des attitudes, propre au peuple auquel le personnage appartient.

La trace de Njoya, représente tout aussi cette figure emblématique du peuple bamoun de par son intelligence inouïe ce qui lui vaut le nom de « Nzũəya » (RR, 24) qui n'avait jamais été attribué à aucun personnage appartenant à cette communauté. Son nom de départ « Ajuenaya » est perçu comme élément fondateur de son caractère intelligent, ambitieux, innovateur, curieux et autoritaire.

Le parcours de Njoya depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie est impressionnant et même remarquable à partir de son intelligente distinction parmi ses frères jusqu'à sa capacité à avoir su gérer les colons depuis longtemps. Comme tous les princes, il reçoit une éducation noble notamment dans la maison *ntapit* ou « la maison des lionceaux » où ils entrent circoncis, c'est ici que leurs aînés leur enseignent les « coutumes du pays et l'art d'y vivre » (Njiassé : 1984, 13). Cette phase de formation est suivie par une dernière plus précisément la société secrète «ngüri»¹⁰, uniquement réservée aux princes. Ils y apprennent « l'esprit du corps » ou la solidarité nobiliaire ce qui prédispose le prince à l'exercice futur du pouvoir royal. A ce sujet, il devient important de considérer la présence du nom propre dans le texte littéraire comme un processus d'identification qui « fonde le récit et oriente la lecture dans l'explicative

¹⁰ Il s'agit d'un autre centre de formation des jeunes princes comme le *ntapit*

d'un destin » (Eugène : 1983, 235). Tout comme ses prédécesseurs, Njoya est nanti de l'esprit de conquête du pouvoir royal au vu des nombreuses guerres menées. Il est à l'image de ce monarque qui fait étendre la culture bamoun dans d'autres parties du pays. Son nom « Ajuenaya » permet de l'identifier comme : « ce restaurateur de dynastie, un conservateur des particularités de la royauté bamoun et un réformateur avancé sur le plan social et judiciaire ».

Les anthroponymes repérés sur notre corpus laissent percevoir une certaine complémentarité entre le nom du personnage et le sort qui lui est réservé. Nous observons que pour affecter un nom à un personnage, l'écrivain ne le fait pas de manière fortuite il puise dans le réel dans le but de mieux ressortir les schèmes conceptuels d'une communauté qu'il a connu ou dans laquelle il vit. C'est-à-dire : « prendre les noms existants peut sembler le comble l'arbitraire, mais même les noms choisis au hasard d'un annuaire ne sont pas gratuits, puisqu'il s'agit de reproduire la réalité [...] » (Vaxelaire : 2005, 675). Ces différents personnages représentent dans ces sites textuels des figures de l'histoire bamoun au vu des combats qu'ils mènent. Elles constituent un signe de force et de puissance, mais aussi de sécurité vis-à-vis de l'ennemi.

Conclusion

Le rapport entre la fiction et la réalité à travers les anthroponymes permet de remonter les époques révolues du royaume bamoun. La fouille effectuée sur notre corpus nous a permis de dévoiler les visions du monde inhérentes à ces noms. Le souci d'une telle écriture est celui de réhabiliter et reconstruire la mémoire d'un peuple qui, aujourd'hui, est perdu entre tradition et modernité mais aussi de recoudre les liens entre les bamoun et leurs figures légendaires. Ainsi, les auteurs se servent des faits historiques pour faciliter non seulement le fonctionnement des sociétés mais aussi de se projeter dans l'avenir. Il en ressort qu'il s'agit d'une littérature qui se met au service de la société puisque l'histoire transmise assure la pérennité du passé et obéit au « devoir de mémoire » (2015) ; ce qui fait du roman un patrimoine culturel et historique.

Références bibliographiques

- BARTHES, Roland (1980), Recherche de Proust, Editions du Seuil,
- Binet, Jacques (1952), LE COMMANDEMENT CHEZ LES BAMOUN. Processus
d'unification d'un peuple. Le monde chrétien,
- EUGENE Nicole (1983), *L'onomastique littéraire*, in Poétique N° 54,
- FOTSING, M., Robert (2015), « Devoir de mémoire et (re)construction narrative du
tirailleur sénégalais dans *Le Terroriste noir* de Tierno Monémbo », in
Études Littéraires Africaines, n° 2015/40.
- GENGEMBRE, Gérard (2006), *Le roman historique*, Paris, Klincksieck.
- JABLONKA, Ivan (2014) *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les
sciences sociales*, Paris, Seuil.
- JOUBE Vincent (2007), *Poétique du roman*, éd. Armand Colin,
- LOUMPET-GALITZINE (2006), Alexandre, Njoya et le royaume bamoun. Les archives
de la société des Mission Evangéliques de Paris 1917-1937, Paris, Editions
Karthala
- MUCCHIELLI, Alex (1985), *Les mentalités*, Paris, Que sais-je ? PUF,
- NICOD Henri (2002), *Mangweloune la danseuse du roi Njoya*, Poitiers : Paroles écrites,
- NJIASSE N. A (1984)., *De Njoya à Njimoluh, Cent ans d'histoire bamoun*, éd. Palais,
Foumban, Cameroun, 1984,
- NGANANG Patrice (2011), *Mont Plaisant*, Paris, Philippe Rey
- NGETCHAM (2017), TRACES ET CONSTRUCTION DES MENTALITÉS DANS DES
ŒUVRES D'ART ET DES TEXTES LITTÉRAIRES DE LANGUE FRANÇAISE.
Proposition pour une archéologie des arts littéraires et visuels, Yaoundé, Université
de Yaoundé 1, 2017. P 83
- NJOYA Sultan (1952), *Histoire et Coutumes des Bamoun*, mémoire de l'I.F.A.N.
- NJOYA Rabiato(1990), *Raison de royaume suivi de haute trahison*, Yaoundé, SOPECAM
Nouveau Larousse encyclopédique
- TARDITS, C. (1980), *le Royaume bamoun*, Paris, Armand Colin,
- TSOFAK Jean-benoît (2006) « (De)nominations et constructions identitaires au
Cameroun », in Francis Manzano (dir), *Noms propres, dynamiques identitaires et
sociolinguistiques*, cahier de sociolinguistique n°11, Presses Universitaires de
Rennes,
- VAXELAIRE Jean-Louis (2005), *Les noms propres, une analyse lexicographique et
historique*, Honoré Champion